

**EDURNE PORTELA**



# Maddi



LIANA LEVI



# UN JOUR AVEC



À 40 ans,  
l'enseignante-chercheuse en littérature hispanique s'est réinventée en romancière.

MARION ESQUERRE

# Edurne Portela, voix des oubliées de l'histoire

L'écrivaine, née au Pays basque, sort *Maddi*, son premier livre traduit en français. Un roman aux accents antifascistes et féministes sur une figure euskarienne de la Résistance : Maria Josefa Sansberro.

**P**lus jeune déjà, Edurne Portela était plongée dans des romans. Sa grand-mère, d'un naturel exigeant, l'obligeait à s'occuper des tâches ménagères. Mais lorsqu'elle la voyait, la tête dans les bouquins, elle se montrait plus conciliante : « *C'est la raison pour laquelle je suis aussi férue de lecture* », plaisante-t-elle. Auparavant, elle n'écrivait que des essais. Avec *Maddi*, elle poursuit son chemin en tant qu'auteurice de fiction. « *Mon premier roman était plus de l'ordre du besoin que de l'envie*. » En Espagne, le succès a été immédiat. « *J'ai eu beaucoup de chance* », estime-t-elle. De la chance, peut-être. De la persévérance, beaucoup. Après un doctorat en littérature hispanique, à l'université de Caroline du Nord, aux États-Unis, elle devient enseignante-chercheuse. Sa carrière lancée, elle publie ses premiers essais. En parallèle, sa vie personnelle flanche, « *à 40 ans, je me demandais ce que j'allais faire* ». Elle retourne en Espagne. « *Je n'avais qu'une certitude : mon désir d'écrire, soutient-elle. Je me suis fixé deux ans. En cas d'échec, j'avais prévu de trouver un autre emploi.* » Tout a très bien marché. Edurne Portela associe l'écriture fictionnelle aux différents aspects de la violence. « *La littérature, comme l'histoire, offre un*

*point de vue privilégié à l'étude de nos sociétés.* » Son dernier livre est le parfait assemblage de ces deux disciplines. Maddi, de son vrai nom María Josefa Sansberro, était une résistante basque en charge de la direction d'un hôtel au pied du sommet de la Rhune, côté français. Animée par sa rage et son audace, elle a pris d'innombrables risques pour servir l'Organisation de résistance de l'Armée (ORA) durant la Seconde Guerre mondiale. « *Elle a fait preuve d'une grande force malgré sa vulnérabilité.* » Le 8 mai 2021, le village de Sare, au Pays basque, lui dédie une plaque commémorative.

## « ÉCRIRE CETTE VIE N'ÉTAIT PAS UN CHOIX ANODIN »

Des années durant, Joxemari Mitxelena, militant de gauche indépendantiste et historien amateur, et sa comparse, Izarraitz Villaluce, ont suivi ses traces. Arrivés au terme de leurs recherches, ils

ont confié le dossier à Edurne Portela. Un matériel non négligeable dans l'élaboration de son roman. « *À partir de cet engagement envers la vérité historique, j'ai développé une vision subjective et imaginative du personnage* », affirme l'auteurice. Mais, « *contrairement à elle, j'ai pu choisir ma vie, sans connaître la peur d'une contrainte physique ou judiciaire* ».

Malgré tout, elle ressent une forme d'at-

tachement pour son personnage : « Mes désirs et mes convictions s'alignent sur cette vie. L'écrire n'était pas un choix anodin. »

Elle n'hésite pas à affirmer ses idéaux. Profondément féministe, elle veut mettre en lumière les oubliées de l'histoire car, à ses yeux, « il est important de créer

*une généalogie de femmes. Elles étaient nombreuses à lutter contre le fascisme ».* Cette quête de reconnaissance va de pair avec une soif d'indépendance. « L'amour nous rend tous vulnérables. Mais certaines femmes sont victimes d'une emprise, d'un amour qui n'en est pas un, estime Edurne Portela. Elles deviennent dépendantes et donnent sans jamais recevoir. C'est la figure de l'épouse, de la mère qui fait passer le bonheur des autres avant le sien. » Malgré les injonctions sociétales et reli-

**« Il est important de créer une généalogie de femmes. Elles étaient nombreuses à lutter contre le fascisme. »**

gieuses, Maddi divorce de son premier mari. « Issue d'un milieu modeste et rural, elle ne peut être considérée comme féministe. Mais ses actions témoignent d'une forme de progressisme. »

La traductrice de l'œuvre, Marianne Millon, est sensible à l'authenticité de la romancière. « Lorsque Edurne Portela écrit, ce n'est jamais mécanique. Il faut qu'un sujet la touche, qu'il l'interpelle. » Même dans ses essais, elle insinue une part d'elle-même grâce à de courts récits autobiographiques. En lui confiant le dossier de María Josefa Sansberro, Joxemari et Izarraitz n'avaient aucune crainte. « C'était un choix évident. En tant que femme remariée et sans enfants, elle ne pouvait que la comprendre », déclare la seconde. Cette ressemblance va au-delà des critères sociaux : « Forte et sensible, elle n'hésite pas à aider les autres, poursuit-elle. À lire dans leur cœur, comme Maddi. »

L'écrivaine s'est tant imprégnée de son personnage qu'il semble l'habiter. Lors d'une sortie à l'église Saint-Martin de Sare, dans les Pyrénées-Atlantiques, elle s'est dirigée vers l'autel pour méditer. Maddi a passé de longs instants entre ces murs, soumise aux murmures insidieux : pas assez dévote pour certains, trop frivole pour d'autres. En marchant sur ses pas, Edurne Portela transforme la fiction en réalité. ■

LUCIE FRATTA-ORSOLIN



ROMAN

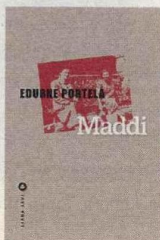
EDURNE PORTELA

**MADDI**

🎧🎧🎧 Pour la première fois traduite en français, l'Espagnole Edurne Portela est une historienne de formation dont l'œuvre interroge les mécanismes de la violence ainsi que sa dimension mémorielle. Après le terrorisme d'ETA notamment, elle s'intéresse aujourd'hui aux femmes oubliées de la Résistance dans son Pays basque natal. Maria Josefa Sansberro, dite Maddi, est une héroïne de la lutte antifasciste qui participa à l'exfiltration dans les Pyrénées des victimes du franquisme, puis du nazisme. L'autrice a reconstitué son parcours frondeur à partir d'archives, de son arrivée en 1929 au pied de la Rhune, côté français, comme gérante d'hôtel, jusqu'à sa déportation en 1944. Elle a comblé les blancs de façon intuitive, se projetant à la première personne, comme pour mieux comprendre ce qui avait poussé cette femme à rompre avec son milieu modeste pour se forger son propre destin.

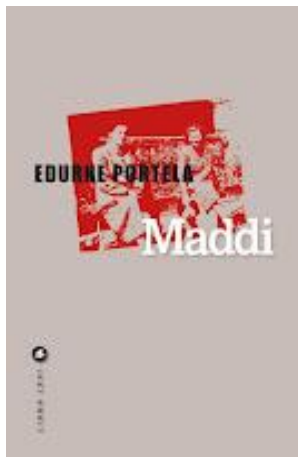
Féministe avant l'heure, Maddi brave le curé qui lui refuse la communion depuis son divorce, le regard des villageois qui la jugent trop libre et trop légère, mais aussi les Allemands qui occupent son hôtel, en jouant les passeuses, la nuit, sur les sentiers de contrebande. À un prêtre complice venu lui demander de monter un réseau dans les Pyrénées, elle demande la confession. Il temporise, mais qu'importe : elle reste fidèle à son éthique, fait ce qu'elle croit juste. Fervente catholique, elle ne rend de comptes qu'à Dieu, à qui elle adresse de longs monologues émouvants. Au fil des pages, pourtant, le ton change : confrontée aux arrestations de ses proches, puis à la sienne, après une dénonciation, et enfin à la torture, elle veut comprendre le dessein divin. L'écriture volubile se resserre, devient de plus en plus laconique. Quand elle se retrouve jetée dans l'horreur des convois, sa foi vacille, la raison tanguine. Jusqu'à sa mort, elle oscille ainsi entre lucidité et folie, au cours d'un final fiévreux d'une poésie bouleversante. ●

ANNE BERTHOD



Traduit de l'espagnol par Marianne Millon, Liana Lévi, 22 €. [liana-levi.com](http://liana-levi.com)

## "Maddi" d'Edurne Portela (Maddi y las fronteras)



Maddi (Maddi y las fronteras)

Auteur : Edurne Portela

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Marianne Million

Éditions ; Liana Levi (7 Mars 2024)

ISBN : 979-1034908837

272 pages

### Quatrième de couverture

Elle ne sait pas ce que l'avenir lui réserve, Maddi, quand un beau jour de 1929 elle débarque au pied de La Rhune. Cette fille de paysans basques veut simplement échapper à une vie de résignation. Rebelle et anticonformiste, elle est bien décidée à mener sa barque à l'hôtel-restaurant du col de Saint-Ignace. Mais bientôt l'Espagne voisine, puis l'Europe tout entière vont s'embraser. Alors cette habituée des sentiers de contrebande fera passer documents et humains à travers la frontière toute proche, même après 1940, quand son hôtel sera réquisitionné par des officiers allemands.

### Mon avis

Maddi est un livre magnifique, librement inspiré de la vie de María Josefa Sansberro, née à Oiartzun en 1895. L'auteur, historienne espagnole, a reçu des documents sur cette femme et sa cousine et après les avoir consultés, après avoir écouté ceux qui les lui avaient transmis, elle a décidé de rédiger ce roman. C'est pour elle une façon de donner une existence à toutes ces témoins disparues, oubliées, en leur rendant hommage. Elle explique sa démarche dans les dernières pages et c'est très intéressant.

Ancré dans un contexte historique riche, ce récit est un très beau portrait de femme.

Maddi choisit de partir pour vivre autre chose que ce à quoi elle était destinée en tant que fille de paysans. Son vélo, une petite valise et la voilà qui débarque vers Louis qui tient un hôtel. Il est plus âgé qu'elle, elle l'aidera au bar, à faire les chambres, la vaisselle, la cuisine... On est en 1929, ça ne se fait pas une jeune femme qui décide, qui tient tête, qui refuse ce qu'on lui a imposé mais elle s'en fiche Maddi, à un peu plus de trente ans, elle veut se sentir libre. Peu importe les regards de travers. Que fait-elle avec cet homme plus vieux, y-a-t-il quelque chose entre eux ? Sa réputation ? Elle n'attache pas

d'importance à ce que les gens pensent, pourvu qu'on la laisse tranquille.

Ce n'est pas facile mais elle est volontaire, tenace, exigeante avec elle-même. Un événement va bouleverser le quotidien de Louis et Maddi. Ils vont de voir faire des choix forts, qui les engagent mais ces deux-là ne baissent pas les bras. Ensuite, viendra la guerre et l'hôtel sera réquisitionné. Que faire ? Maddi connaît la forêt, les sentiers, elle peut aider à combattre l'ennemi, quitte à prendre des risques. Alors, elle agit parce qu'elle veut continuer à se regarder dans une glace, parce qu'elle croit en la force du combat des résistants.

Maddi n'a pas été la seule à se battre contre le fascisme. En lui donnant la parole (le texte est écrit à la première personne du singulier), l'auteur nous rappelle toutes celles qui ont fait la même chose et qui n'ont pas forcément de plaque commémorative (Maddi en a une seulement depuis 2021). L'écriture (merci à la traductrice) fluide, engagée, donne une place importante aux femmes, on sent la féministe qui parle entre les lignes.

C'est une histoire qui prend aux tripes, qui émeut (j'ai même pleuré). Le style de l'auteur est prenant. Elle s'est appropriée la personnalité de Maddi, comme si elle était de sa famille. On la suit dans son quotidien difficile, fait de luttes, de peur, de doutes, mais jamais de résignation. Il y a une photo en noir et blanc de sa cousine (très présente dans le recueil également) et elle. J'imagine Maddi le regard vif, droite dans ses espadrilles, refusant d'obéir aux bien-pensants, capable de secouer les hommes, de réagir vite et bien en cas de coup dur, sachant aimer ceux qui en ont besoin, tissant des liens solides avec ceux à qui elle fait confiance.

Le destin de Maddi m'a émue, bouleversée, je ne peux que remercier Edurne Portela de l'avoir présentée avec son cœur parce qu'elle a fait battre le mien plus fort tant je me suis attachée à Maddi, tremblant pour elle et ceux qu'elle aimait.



**Livres**

Cette page est consacrée aux livres, auteurs et maisons d'édition issus de notre région

**Page à page**

**Une résistante basque**  
 L'historienne basco-espagnole Edurne Portela a utilisé les travaux de Joxemari Mitxelena et Izarraitz Villaluce pour faire revivre sous forme de roman une héroïne de la Résistance. Dirigeant un hôtel au pied de la Rhune, Maria Josefa Sansberro a profité de cette exposition stratégique pour servir l'Organisation de résistance de l'armée, de Sare à Bayonne. « Maddi » éd. Liana Levi, 270 p., 22 €.

**Bordeaux, années 1980**  
 Venus de Trás-os-Montes, un couple rêve de retourner au Portugal. José, le fils, lutte, partagé entre deux cultures, écoeuré par le mépris de la société française. Comme le personnage principal, Jorge l'auteur a passé son enfance à Bordeaux, entre les quartiers Victoire et Saint-Michel. Un témoignage rare et fort. « C'est où chez moi ? » de Jorge A. Rapazote, éd. Cadamoste, 344 p., 20 €.

**Enquête dans le Lot**  
 Un père meurtri par la chute mortelle de sa fille depuis les falaises surplombant la Dordogne part sur les causses du Lot hantés par sa présence. Dans ce petit monde pétri de secrets, il découvre que sa mort n'était peut-être pas accidentelle. « Par un étrange été à Marteline » de Jean-Paul Malaval, éd. Calmann-Levy, 21,50 €.

# Felice Bauer : l'impossible présence du premier grand amour de Kafka

La romancière tchèque n'écrit pas sur Kafka, elle tente de percer la personnalité de Felice, une femme qu'il a aimée et qui l'a effacé de sa vie

**Isabelle de Montvert-Chaussy**  
 idemontvert@sudouest.fr

Roman, récit, journal d'enquête ? C'est un peu de chaque. Une exploration – certes, à partir de Franz Kafka, mais pas vraiment avec lui – de l'impermanence, de l'impossibilité d'être dans la mémoire des autres. Spécialiste de Kafka, Magdaléna Platzová a été fascinée par cette femme, Felice Bauer, deux fois fiancée à l'écrivain, disparue de sa vie, effacé par elle-même. Partie aux États-Unis, elle a soigneusement estompé ce pan de son existence. Magdaléna Platzová a pu remonter sa trace, parler à ses enfants. S'interroger sur les raisons

**L'auteure imagine un Kafka charmé par sa puissance silencieuse, sa distance**

qui ont poussé leur mère à vendre sa correspondance avec Kafka. 8 000 malheureux dollars pour près de 500 lettres (cinq ans de correspondance, entre 1912 et 1917) qui se sont ensuite envolées aux enchères



Magdaléna Platzová a été découverte par les éditions Agullo, qui ont donné la première traduction française d'une de ses œuvres en 2021 avec « Le Saut d'Aaron ». DAVID KONECNY

pour plus de 900 000 dollars. « Elle doit aussi juger si ces lettres ne sont vraiment destinées qu'à elle seule et à personne d'autre » : scène forte montrant Felice relisant les missives rangées dans une boîte à chausures... Ce sont les « Lettres à Felice » (Gallimard 1967).

**Grise, forte, vivante**  
 Felice, femme vibrante, « vivante », forte, attachée aux arts et à la littérature. L'auteure imagine un Kafka charmé par sa puissance silencieuse, sa distance. Il la trouve laide. Les photos la montrent grise, sans charme particulier. Au fil de ses recherches, finalement, Magdaléna Platzová se demande si elle n'en sait pas plus sur les liens entre Felice et Kafka que Henry et Ursula, les enfants qu'elle a eus de son mariage avec Moritz Marasse. Son fils dé-

fend son mutisme obstiné en affirmant que sa mère préférerait ne pas aborder les sujets difficiles. Elle voyait du côté de la vie, Kafka, de la mort. Deux récits s'affrontent dans ce texte déconcertant, les investigations de la biographe et la reconstitution de la vie de Felice, sous forme de roman. Pour rompre entre les deux registres, donner sa dimension à la séquence fiction, plus enlevée, l'autrice change les prénoms. Déconcertant. Mais Magdaléna Platzová assume ainsi sa réinvention, ces fragments empruntés au réel et habillés d'hypothèses.

**Le temps, l'espace**  
 Elle s'attarde sur d'autres proches de Kafka, eux aussi assortis de mystères, d'élucubrations. La trouble Greta Bloch, qui affirmait qu'il était le père de son fils ; Milena Jesenská,

la destinataire des extraordinaires « Lettres à Milena » – deux femmes mortes dans les camps –, Max Brod, l'ami fidèle, exécuteur testamentaire, à qui l'on doit la postérité de l'auteur de « La Métamorphose »... Pour les suivre, il faut aller de Prague à Long Island, de New York à Lyon où demeure désormais l'écrivaine tchèque. Kafka habite Prague et rêve de Berlin où vit Felice, il est dans une perpétuelle attente désespérée, comme si la douleur lui convenait. Kafka habite Prague et rêve de Vienne où vit Milena. Il écrit aux femmes aimées. Il les aime pour leur impossible présence. Quelle empreinte laisse-t-il sur leurs vies ? La réponse dort dans l'indicible. Et c'est justement le sens de ce texte. « La Vie après Kafka » de Magdaléna Platzová, traduction Barbara Faure éd. Agullo, 321 p., ebook, 13,99 €.